Au Marché de la poésie, « une autre vision de la Grèce »

La manifestation parisienne, du 19 au 23 juin, se met à l'heure hellénique. Clio Voisin-Mavroeidakos, des Editions Desmos, et plusieurs des poètes grecs contemporains qu'elle publie en seront

PROPOS RECUEILLIS PAR
FLORENCE NOIVILLE

La Grèce est l'invitée d'honneur du 41e Marché de la poésie, qui se tient place Saint-Sulpice (Paris 6e) du 19 au 23 juin. Directrice de la collection « Desmos/poésie » aux Editions Desmos, l'éditrice et traductrice Clio Voisin-Mavroeidakos évoque la vitalité de la scène poétique néohellénique.

Quelle est la place de la poésie dans le quotidien des Grecs aujourd'hui ?

Elle est diffuse et pas toujours là où on l'attend! Lors de mon dernier séjour à Athènes, je suis allée dans un salon de coiffure et j'ai passé un moment enchanteur, car le jeune coiffeur était féru de poésie. Capable de débattre avec fougue d'auteurs classiques comme de talents d'aujourd'hui. Cette anecdote reflète bien l'exception grecque!

Evidemment, tous les Grecs ne lisent pas de la poésie, et beaucoup n'auront retenu que les vers appris à l'école. Mais sa place dans l'imaginaire collectif est moins élitiste qu'en France, par exemple. La poésie populaire a été présente à toutes les étapes de l'histoire de la Grèce moderne, notamment lors de ses soubresauts. Les chants en quinze syllabes *[dits aussi « vers politiques » ou « décapentasyllabiques »]* racontaient la vie quotidienne, mais aussi les événements majeurs – prise de Constantinople, grandes batailles, etc.

Dans ce corpus connu de tous se distinguent à mon sens les *miroloïa*, chants funèbres improvisés par des femmes lors des enterrements. J'ai pu observer, dans les années 1990, dans la région assez traditionaliste du Magne, des lamentations de ce type, improvisées par de vieilles paysannes, parfois illettrées, et j'avoue avoir été éblouie. Les octosyllabes parfaits, les rimes, les métaphores et les images poétiques y étaient extraordinaires.

Quel est le lien entre la poésie et ce que vous appelez les soubresauts de l'histoire ?

Au siècle dernier, dans les périodes très dures pour le peuple grec, un phénomène d'identification massive à des poètes a eu lieu. D'abord lors de la guerre civile qui a vu les résistants à l'occupation nazie exécutés ou déportés. Parmi eux, plusieurs poètes ont su exprimer le sentiment de défaite qu'une grande partie des Grecs ressentaient, toutes classes sociales confondues. Pendant la dictature des colonels *[1967-1974]*, une des œuvres les plus fédératrices du sentiment de révolte a été un recueil de poésie écrit par Yannis Ritsos *[1909-1990]*, en déportation sur l'île de Leros. Les *Dix-huit petites chansons sur la patrie amère [Bruno Doucey, 2012]* ont été « exfiltrées » de l'île, diffusées clandestinement et adulées par de très nombreux lecteurs.

Dans l'Antiquité, les poèmes étaient souvent chantés ou accompagnés de musique…

En effet, et cela ne s'est pas tari depuis. Pensons à la poésie populaire qui vit toujours dans les *paniyiria*, ces fêtes de village qui jalonnent l'été grec. Mais aussi, depuis les années 1950, à la musique dite « entechno », principalement initiée par les compositeurs Mikis Theodorakis *[1925-2021]* et Manos Hadjidakis *[1925-1994]*, qui ont eu des poètes – Yannis Ritsos, Odysseus Elytis, Nikos Gatsos, Tassos Livaditis – pour paroliers. Ce courant musical proposait une réinterprétation des traditions tout en évoquant le destin de la Grèce et de ses classes populaires. Ces poèmes mis en musique ont eu un énorme succès et sont encore aujourd'hui très largement connus en Grèce.

La langue grecque elle-même n'est-elle pas génératrice de poésie ?

Elle a en effet une forte musicalité et une plasticité syntaxique qui favorisent l'expression poétique.

Comment décririez-vous la scène poétique contemporaine ?

On n'y observe pas de phénomène de « génération » comme cela a pu exister par le passé, par exemple avec la génération des années 1930 qui a introduit le modernisme en littérature et dont *[le Prix Nobel]* Georges Séféris *[1900-1971]* est un représentant. Mais on a vu apparaître, il y a une vingtaine d'années, de jeunes poètes talentueux, déterminés, mûrs dès leurs premiers recueils.

Leurs écritures sont extrêmement diverses, mais leur point commun réside dans l'ouverture à des influences étrangères contemporaines avec lesquelles elles développent un dialogue fécond et décomplexé. Marquées par la crise économique qui a ravagé le pays de 2008 à 2015, ces œuvres portent toutes le stigmate du trauma. L'angoisse existentielle y est souvent exprimée, avec une nuance politique, un lyrisme mélancolique ou encore le recours à l'aphorisme. Par ailleurs, une attention au paysage, un attachement à la nature dessinent une écologie poétique salutaire. Enfin, il faut souligner qu'il y a beaucoup de femmes reconnues en poésie et que, parmi les plus jeunes, plusieurs déploient une parole féministe offensive très réjouissante.

Ces jeunes poètes ont-ils une visibilité ?

Sans appartenir à un même courant, ils se sont souvent constitués en communautés, notamment autour de revues, de maisons d'édition ou d'événements d'ampleur (sur scène, mais aussi sous forme de déambulations urbaines, de performances pluridisciplinaires). S'ils ne sont pas connus des masses, ils ont néanmoins une notoriété importante et leurs œuvres sont diffusées, lues, commentées dans la presse généraliste et partagées sur les réseaux sociaux.

Quels sont les poètes contemporains publiés chez Desmos ?

J'ai envie de dire : tous ! Je plaisante, mais l'ADN éditorial de Desmos, c'est la poésie. La librairie a ouvert en 1983 et, en 1996, elle a renoué avec la tradition des libraires-éditeurs pour publier un guide de la littérature néohellénique que nous demandaient beaucoup de clients, bibliothécaires, libraires généralistes. Cela a donné l'envie à mon père *[Yannis Mavroeidakos]*, qui a fondé Desmos, d'éditer les auteurs qui manquaient en traduction française, et il a spontanément choisi les poètes en premier. Il s'agissait de ceux de la « génération de la défaite » d'après-guerre et de ceux des années 1970 qui ont marqué l'histoire de la poésie grecque.

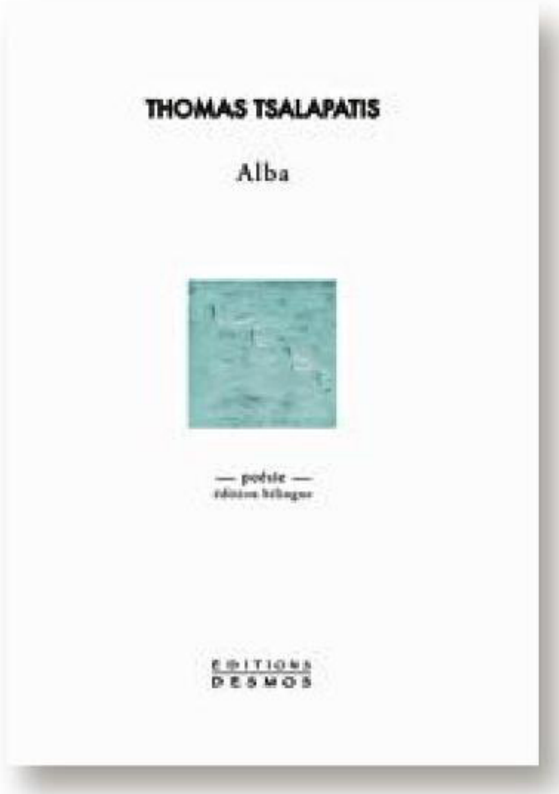
Par la suite, il a également publié des recueils qui venaient de paraître en Grèce, comme ceux de Christophoros Liondakis ou d'Andonis Fostiéris. Enfin, à l'occasion d'un numéro de notre revue *Desmos/Le Lien* paru en 2014, nous avons découvert le renouveau poétique évoqué plus haut. J'ai alors pris la direction de la collection « Desmos/Poésie », désormais consacrée à l'extrême contemporain.

Quelle est votre ligne éditoriale ?

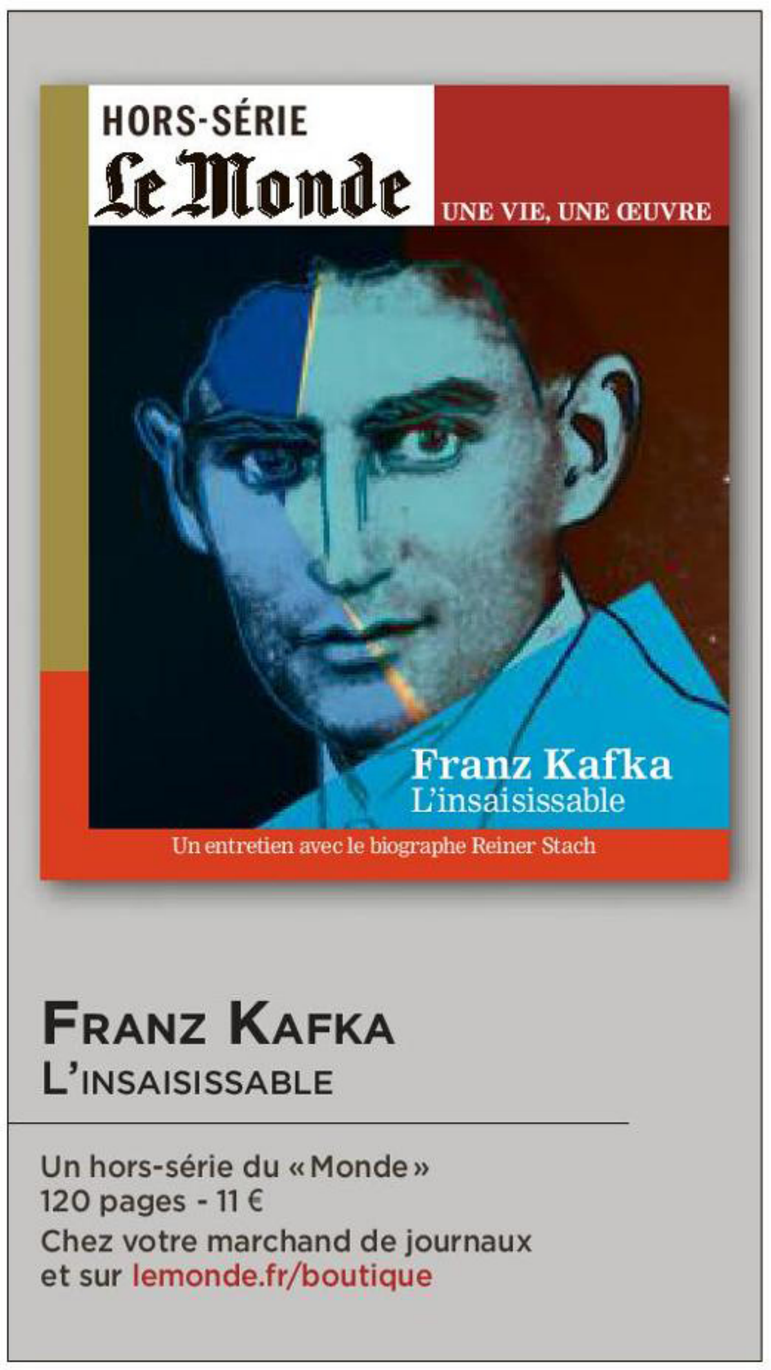
Comme je l'ai dit, cette nouvelle poésie s'est déployée avec force, mais sans que se constituent des courants ou des chapelles. Les auteurs que nous publions sont donc très différents, mais nous les éditons tous en bilingue. Cette année, nous sortons le très beau recueil *Fauve*, de Lena Kallergi, autrice marquée par une double sensibilité écologiste et féministe, ainsi qu'une anthologie critique des poètes postsymbolistes des années 1920, préfacée par Jean-Yves Masson. Elle sera au Marché de la poésie, avec d'autres auteurs de la maison, Dimitri Angelis, Katerina Iliopoulou ou Thomas Tsalapatis,

Qu'attendez-vous de ce Marché de la poésie ?

C'est l'occasion de diffuser une autre vision de la Grèce, souvent réduite à des clichés – ni Antiquité fantasmée ou dégénérée, ni décor de vacances, ni réduite à la crise économique. Ce voisin européen est aussi, et surtout, une culture vive et singulière, dont la poésie est depuis toujours un fer de lance. Le ministère grec de la culture permet la venue à Paris d'une belle délégation. Le coup de projecteur sur ces auteurs favorisera, je l'espère, leur diffusion en France et dans l'aire francophone. ■



Les couvertures de quatre recueils récents des Editions Desmos, d'auteurs qui seront présents au Marché de la poésie. DESMOS

Proximité de l'humus

« Je voudrais entrer dans chaque atome, circuler dans la matière, être matière moi-même pour savoir ce qu'elle pense », écrivait Flaubert. Cette tentation se lit dans chaque poème de *Fauve*, le troisième recueil de la poète grecque Lena Kallergi (traduit du grec par Laurence Campet, Desmos, 104 pages, 19 euros). Ici, l'autrice rêve de faire avec des coquillages *« un autel/ à ce qui subsiste dans les profondeurs de la nacre »*. Là, qu'il sorte d'elle, à la place du langage, *« un tournesol, du thym, des cyclamens épouvantés, des tamaris bruissants »*. L'édition bilingue permettra aux chanceux qui entendent le grec moderne de goûter en VO l'animisme tendre d'une œuvre qui se distingue surtout par son humilité – au sens propre, dans la proximité de l'humus. *« Et dans le petit/ coin de terre sauvage/ où j'ai vu la couleur de l'eau et des insectes frêles/ je fus cellule/ qui n'examinait ni ne différenciait/ fleurs, larves ou herbe/ mais respirait la mission ancestrale/ au ras du sol. »* **Fl. N.**